

LE PAPYRUS ET la souris

CORRESPONDANCE DE SARAJEVO :
JEAN-FRANCOIS DAOULAS

SCENE 1 : Paris 1970

À plat ventre sur un panet tendu de papier Fidélis à grains, l'index gauche couvert de traits d'encre de Chine à force de nettoyer les plumes Rotring, la cigarette au bec pour faire sécher plus rapidement l'encre du poché, l'étudiant en architecture du début des années 1970 à l'unité pédagogique N° 4 de l'ENSBA de Paris travaille le rendu de son projet.

Le jugement aura lieu dans deux jours; charrette intense.

Depuis un mois, le patron de l'atelier, «le Maître», effectue une correction une fois par semaine et ses assistants se relaient pour faire émerger «les partis qui touchent».

Des centaines de mètres de calque d'étude jonchent le sol du deuxième étage de l'hôtel de Chimay. On entend de la musique, un tonneau de vin en perce est posé quelque part, un humour potache provoque souvent des rires nerveux...

La mise en pages est décidée; plans, coupes, façades sont préparés à l'échelle pour être transférés sur le panet.

Les «première année», «les nouvôs», travaillent sur les projets des anciens en fonction de leur habileté graphique, les autres vont faire des courses... Les encres de chez Sénellier sont prêtes pour colorer des cieux empruntés aux plus grands peintres classiques.

Tout le monde va prendre un verre chez Malafosse, rue Bonaparte, en apostrophant le garçon par un tonitruant: «Léon, un demi!»

Chaque étudiant aura moins de cinq minutes pour exposer son parti dans la grande salle de la Melpomène devant un aréopage de professeurs émérites dont plusieurs membres de l'Institut.

On dit que Lemaresquier, Dengler et Zavaroni, grands prix de Rome d'architecture, ont invité leur vieil ami Paul Belmondo, le sculpteur, le père de Jean-Paul, la star du cinéma.

Malheur à ceux qui vont faire un four, on ne discute pas un four.

La présentation est terminée, les jeux sont faits, c'est encore un élève de Lemaresquier qui a obtenu le premier prix, la médaille...

Il y a, à cette époque, une contestation sourde et latente pour dire que les projets



d'UP4 sont des primes à la belle image, aux beaux rendus avec peu de fonds, peu de concepts.

L'ambition de beaucoup d'élèves d'UP4 est d'être grand prix de Rome.

SCENE 2 : Sarajevo 2010

La faculté d'architecture de Sarajevo est depuis peu une tour de Babel.

Le moment n'est pas banal. La présentation des projets des étudiants du workshop «Paris-Sarajevo-Beyrouth» regroupe les écoles de Paris-La Villette, l'Alba de Beyrouth et la faculté d'architecture de Sarajevo.

Depuis plus de quinze jours, les étudiants et enseignants des trois capitales se côtoient et échangent pour une présentation finale sur l'évolution de certains quartiers de Sarajevo.

L'étudiant que j'étais à UP4 en 1970 a roulé sa bosse. Après une carrière parisienne comme architecte urbaniste, je me suis retrouvé en 1994 presque par hasard, en charge de l'urbanisme dans le bureau des

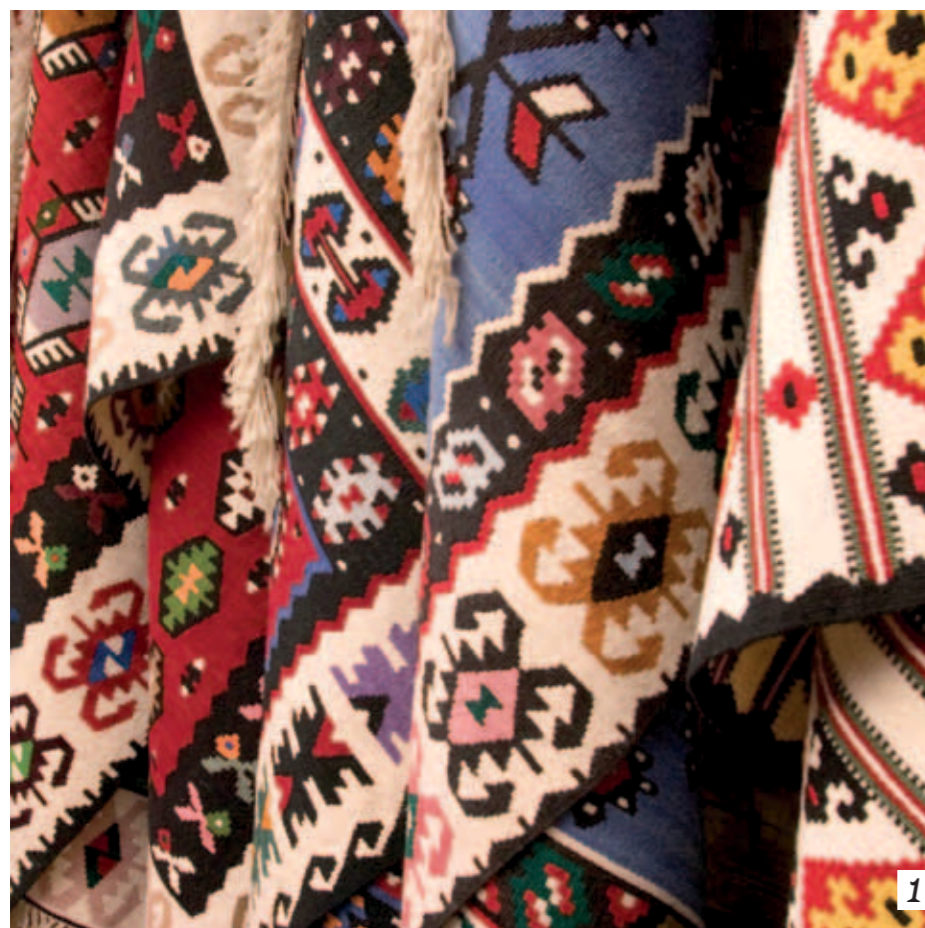
Nations unies pour la reconstruction de Sarajevo.

Ce jour-là, invité à la présentation du travail des étudiants, j'ai hâte de connaître les propositions pour certains quartiers qui m'ont beaucoup et longtemps occupé durant et après la guerre.

Le rétroprojecteur est allumé, une étudiante libanaise a été choisie comme chef de la première équipe mixte. Le discours est en anglais, évidemment.

1/ Le porche du théâtre Kamerni regardant l'avenue du Maréchal Tito.

2/ Le centre commercial et d'affaires BBI (Sead Golos architecte-2010).



1

« Mais qu'est devenu l'homme que nous apprenions en recopiant le modulator de Le Corbusier ? L'ordinateur renferme-t-il une application "échelle humaine" ? »

fications pas, ils évoluent de pays en pays en se jouant des langues au travers des programmes Erasmus. Mais qu'est devenu l'homme que nous apprenions en recopiant le modulator de Le Corbusier ? L'ordinateur renferme-t-il une application « échelle humaine » ?

Si dans les années 1970, nous critiquions la belle image, les étudiants en architecture de 2010 ont parfaitement compris que la communication demeure essentielle.

Les rendus ressemblent à des installations d'art conceptuel où de longs verbiages accompagnent trop souvent des idées médiocres.

En corollaire: la première génération d'enseignants, ignorante des nouvelles technologies de la représentation architecturale et urbaine, n'ose pas, par là même, sanctionner clairement le travail de leurs étudiants. Four ou médaille, c'était aussi l'apprentissage de la vie. La vraie. La souris a mangé le papyrus.

Jean-François Daoulas
Architecte urbaniste

1/ L'artisanat bosnien, les tapis.

2/ Vue des collines nord sur l'hôtel Holiday Inn en jaune (Yvan Strauss architecte 1983).

3/ La rivière Miljacka canalisée par l'Autriche-Hongrie entre 1878 et 1914

4/ La Bibliothèque qui était la mairie austro-hongroise.

5/ La grande rue piétonne, Ferhadija.

© DEJAN VEKIC

La présentation sur ordinateur est maîtrisée et les images s'enchaînent sur l'écran, les lieux proviennent de Google et d'enregistrements filmés. Les éléments statistiques s'affichent pour évoquer les ratios de populations, des besoins, des hypothèses...

À la quatrième équipe, je suis saturé de flèches de toutes les couleurs qui s'inscrivent pour préciser un espace, une zone, une éventuelle réflexion politico-sociale.

Je décroche. Trop long. Trop répétitif. Je me remémore les jugements à la Melpomène; cinq minutes maximum, médaille ou four compris!

Depuis cinq heures, six équipes se sont succédé. Je reste sur ma faim.

Tous les étudiants sont félicités du travail présenté.

Plus tard, j'évoque auprès des enseignants d'une part l'absence de hiérarchie et de sanctions du travail des étudiants, et d'autre part, l'échelle des projets, donc l'échelle des réponses sans véritables partis clairs. Leurs explications sont embarrassées, pour ne pas dire agacées pour certains.

SCENE 3: Dubrovnik, printemps 2011

Assis à la terrasse d'un café, je relis mes notes en dessinant des petits croquis dans la marge.

Bon sang mais c'est bien sûr! Je n'ai pas vu un seul étudiant de ce workshop Paris-Sarajevo-Beyrouth avec un carnet de croquis.

L'ordinateur et le téléphone portable ont remplacé le carnet sur lequel il nous fallait prendre du temps pour mentionner un détail écrit ou dessiné.

Depuis le scribe égyptien de l'Antiquité jusqu'à l'étudiant de la fin des années 1980, on a toujours représenté l'espace ou les lieux avec la main; du papyrus au papier Canson, en passant par des supports variés...

L'ordinateur est devenu la main de ces étudiants, nés avec une souris dans leurs berceaux.

Ils sont tous largement aussi intelligents et talentueux que nous, ils posent un autre regard sur le monde dont nous ne béné-



2



3



4



5